

ALEXANDRE-GARNER, Corinne & Isabelle KELLER-PRIVAT (dir.), (2012) *Migrations, exils, errances et écritures*. Paris, Presses Universitaires de Paris Ouest, coll. Chemins croisés, 360 pp., ISBN 978-2-84016-109-7.

Mots clés : migration, exil, identité, frontières, nostalgie.

Migrations, exils, errances et écritures, comme beaucoup d'autres ouvrages critiques récents, essaie de saisir, de déchiffrer et de décrire ce phénomène qui semble inépuisable : celui de l'exil, et notamment son rapport avec l'écriture. Paru sous la direction de Corinne Alexandre-Garner –directrice de la Collection Chemins Croisés des Presses Universitaires de Paris Ouest et du Centre de recherche Espaces/Écritures à la même université– et d'Isabelle Keller-Privat –maître de conférences au département de l'anglais de l'université de Toulouse II-Le Mirail– ce livre continue la ligne marquée par l'ouvrage précédent de la même collection, *Frontières, marges et confins* de 2008, en revenant à la problématique de l'entre-deux et du passage. Cette édition universitaire très soignée est composée d'articles sélectionnés parmi les communications présentées lors des deux colloques organisés à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense en 2010 : « Diversités et Croisements » et « Migrations, exils, errances, écritures » réunissant des chercheurs de différentes disciplines, telles que la littérature, la philosophie, la traduction ou la linguistique.

L'énumération et les pluriels du titre avancent déjà que l'objectif du livre consiste à examiner le phénomène de la migration sous différents angles et à ouvrir à la multiplicité de définitions qu'elle peut acquérir. Du déplacement d'un lieu à un autre que la migration signifie nous arrivons à l'errance sans destination, à travers l'exil qui est avant tout quitter quelque chose ou quelqu'un et vivre *ailleurs*. L'écriture qui apparaît comme synonyme des termes précédents est elle-même un exil, parce qu'elle exige une distanciation spatio-temporelle de la réalité immédiate. En effet, la migration n'est pas seulement une condition historique, individuelle ou collective : toute l'existence humaine peut être décrite comme un exil dans un monde qui nous est étranger. Par conséquent, les auteurs de l'ouvrage interprètent l'exil dans un sens large, en dédiant des chapitres, par exemple, à la migration des mots d'une langue à l'autre ou à la mobilité de l'image cinématographique qui laisse errer notre regard ; même l'hétérogénéité formelle des textes, qui bousculent les frontières d'un ouvrage critique, témoigne en quelque sorte d'une volonté d'envisager le phénomène de la manière la plus variée : nous y trouvons de nombreux types d'approches –du poème au manifeste, du « rapport » sur un livre à écrire à l'article scientifique rigoureux– et des auteurs de différentes professions : des poètes, des ethnologues et des psychanalystes, des doctorants ou des professeurs.

Malgré cette diversité, le livre réussit à maintenir une unité grâce à l'organisation et aux conclusions similaires. En ce qui concerne la première, nous pouvons observer que les textes moins orthodoxes se trouvent au début et à la fin de l'ouvrage, encadrant ainsi les articles plutôt académiques. Après l'introduction et la réflexion du psychanalyste Jacques Hassoun qui compare le chemin de l'exilé à

celui de l'enfant qui apprend à marcher, le chapitre « Dire et inscrire l'exil » s'occupe non seulement de l'analyse de la situation d'exil, mais de la nécessité de l'exprimer, de le dire, voire de le crier au monde. Tahar Bekri écrit –en prose et en vers– sur la distance qui sépare l'exilé de son entourage originaire après une longue absence, absence nourrie « de la course des saisons » (p. 33) ; Stefan Le Courant raconte sa rencontre avec un immigrant sans-papiers qui s'est décidé à relater sa vie pour témoigner de sa situation commune avec ses compatriotes et Ne Nkamu Luyindula, dans sa performance originalement chantée, parle de la responsabilité des voisins de l'Afrique de la misère de ce continent. D'autre part, avant la conclusion, dans les poèmes anglais de Nadell Fishman qui closent le livre, la langue est la clé pour connaître le monde et soi-même : à travers le goût des repas et des mots.

Entre ces deux moments, le dire et le savourer, se joue tout le reste de l'ouvrage depuis l'écriture des migrations, des passages et des voyages jusqu'au nomadisme comme enracinement. Le chapitre « Migration du Maghreb à la France » regroupe des écrivains qui refusent leur situation et pour cette raison franchissent des frontières et des conventions : les femmes qui contredisent le stéréotype du sédentarisme dans les romans de Le Clézio et de Malik Mokkedem (Karin Schwerdtner) ; Leïla Sebbar désirant sa reterritorialisation dans *ses Algéries* (Cécilia W. Francis) et le théâtre de l'immigration algérienne refusant les codes du théâtre occidental (Jeanne Le Gallic). Cette partie est suivie de « Aux frontières de la langue » démontrant par l'analyse des œuvres de Fatou Diome (Eugène Nshimiyimana), de Nancy Huston (Alice Pick), de Jon McGregor (Isabelle Keller-Privat) et de Régine Robin (Christophe Ippolito) comment l'entre-deux linguistique mène au questionnement de soi-même et à la quête d'identité. « Exil de la langue/exil dans la langue » arrive encore plus loin définissant la langue comme la vraie patrie du poète et l'exil comme la possibilité de retrouver la langue : Jorge de la Sena reste toujours fidèle au portugais malgré ses multiples exils (Dora Nunes Gago) et Georges Séféris peut remémorer et écrire son enfance grâce à ses voyages à Chypre où il trouve un lieu et un dialecte similaires à ceux de sa naissance (Stéphane Sawas). Le chapitre « Les mots qui migrent » renverse le rapport écrivain-langue traitant des mots anglais dans *La Recherche* (Emily Eesls), des mots irlandais et français dans la langue anglaise (James McCabe) et du langage parodique de Marnix de Sainte-Aldegonde (Mathieu de la Gorce). « Écritures de l'errance » se concentre sur des trajectoires existentielles à travers l'espace de l'incertain, dans une errance qui défamiliarise le regard de l'observateur. Cela arrive dans des films au tournant du millénaire dont l'image même nous laisse errer (Julien Milly), dans le monde des ghettos tragiques ou heureux de Naipul, de Sebald, de Nooteboom et de Muñoz Molina (Anguéliki Garidis) ou depuis des situations marginales chez Peter Handke et Claude Simon (Judith Safrati Lanter). Finalement, l'esprit nomade sera le protagoniste dans la dernière partie, défini comme mouvement et incertitude qui, au lieu d'aliéner l'individu, le rapproche de lui-même (Maxime Decout) et se montre propre au poète qui voyage vers l'intérieur (Daniel S. Larangé). En gros, tous les textes du livre mettent en relief la relation étroite entre

exil et quête identitaire, qui est décrite et découverte par l'écriture. Cette conclusion semble être inscrite même dans l'organisation de l'ouvrage : de la littérature sur des migrants nous arrivons à la littérature de migrants et finalement à la littérature comme migration, comprenant ce *comme* en terme d'équivalence.

L'exil est plus que fracture, déchirement ou nostalgie ; il transforme le regard et nous apprend quelque chose de nouveau sur le monde et sur nous-mêmes. Le miroir d'une autre langue montre les vérités qui avaient été cachées. Pour cela même l'écriture, qui doit être toujours un questionnement, une quête et une errance, est l'ultime conséquence de l'exil, elle remplit les lacunes des identités trouées et découvre les origines perdues. La littérature orale des peuples nomades deviendrait ainsi la création « errante » par excellence, jamais figée, toujours ouverte aux nouveaux points de vue. C'est pourquoi « inviter des acteurs de la transmission orale [...] à témoigner de leur expérience dans laquelle, déplacés, hésitants, à la frontière, ils tentent de s'enraciner » (p. 14), comme l'écrit Corinne Alexandre-Garner dans l'introduction, c'était l'un des objectifs de ce livre et c'est pourquoi tout l'ouvrage semble aboutir à ce dernier chapitre sur les nomades qui représentent l'état pur de la déterritorialisation : « Être écrivain et être juif seraient ainsi deux singularités qui entreraient en coalescence grâce au creuset commun de l'exil et de l'errance. » (p. 299). En bref, l'écrivain est lui-même un nomade qui s'exile entre les pages d'un livre à écrire.

Ces conclusions en elles-mêmes n'expriment rien qui n'ait pas été déjà dit ailleurs. Mais *Migrations, exils, errances et écritures* ajoute de nouveaux témoignages et des exemples, d'autres points de vue sur ce sujet qui doit recevoir un intérêt particulier dans notre monde contemporain, au carrefour des identités, des cultures et des langues. Certes, nous pourrions critiquer la prédominance de la littérature francophone du XX^e siècle dans cet ouvrage et l'absence relative d'autres cultures et d'autres époques. Cela pourrait être expliqué d'une part par le public ciblé, francophone, puisque –excepté les poèmes de Fishman– tous les textes ont été rédigés en français et, d'autre part, par l'importance incomparable que reçoit la migration dans le siècle dernier. Par conséquent, cet ouvrage doit être lu comme continuation d'autres œuvres et point de départ pour des livres futurs : lui-même à la frontière et en mouvement, ouvert à être complété et précisé.

Julia OERI¹
Universidad Complutense de Madrid
julia.ori@ucm.es

¹ Julia Oeri bénéficie de la bourse « Formación del Profesorado Universitario » (FPU) du *Ministerio de Educación, Cultura y Deporte* en Espagne depuis avril 2013.